

SUMIDAGAWA

LA RIVIERE SUMIDA

UN OPÉRA NO

musique et livret de **Susumu Yoshida**
(livret en japonais, surtitré en français)

mise en scène **Michel Rostain**



Photo©Caroline Ablain

21 / 23 novembre 2008 – Opéra Comédie

OPÉRA NATIONAL
DE MONTPELLIER LANGUEDOC-ROUSSILLON

SAISON 08 09

vendredi 21 novembre 20h
samedi 22 novembre 20h
dimanche 23 novembre 15h

Durée : 1h45

Tarif général : 21€
Tarif réduit : 14€ (hors abonnement)
Location – réservation **04 67 99 25 00**
04 67 60 19 99

Le Théâtre des Treize Vents co-accueille ce spectacle avec
l'Opéra et Orchestre National de Montpellier Languedoc-Roussillon



SUMIDAGAWA

LA RIVIERE SUMIDA

mise en scène et scénographie Michel Rostain

assistante à la mise en scène

Marie Guiot

décors

Jean-Pierre Larroche

costumes

Chantal Thomas

lumières

Stéphanie Petton

chef de chant

André dos Santos

images

Pixux IG

Thierry Salvart

Patrick Suchet

avec

Karen Wierzba (soprano)

Armando Noguera (baryton)

et le quatuor des Percussions **Rhizome**

Didier Breton

Olivier Fiard

Patrice Legeay

Hedy Rejiba



Photo©Caroline Ablain

coproduction : Théâtre de Cornouaille – Centre de Création Musicale Scène nationale de Quimper, Opéra de Rennes, Angers Nantes Opéra

avec le soutien de la Fondation franco-japonaise Sasakawa

Au moment où le passeur de la rivière Sumida (fleuve qui traverse Tôkyô) va pour embarquer ses voyageurs, apparaît une femme folle de douleur : elle est à la recherche de son fils disparu.

Le passeur lui explique que les pèlerins réunis sur l'autre rive du fleuve prient pour le repos d'un petit garçon, mort il y a tout juste un an. La mère se trouve en fait devant la tombe de son propre fils.

Au cours de sa prière, elle croit entrevoir le spectre de l'enfant, mais l'ombre disparaît en même temps que l'aube apparaît. La mère n'a-t-elle pas vu vraiment son enfant ?

Sumidagawa est inspiré d'une pièce de théâtre Nô, écrite par Motomasa Kanze, fils de Zeami, au XVème siècle.

Le livret est en japonais.

Les spectateurs auront accès à la traduction du livret grâce à une mise en scène qui met aussi en jeu le texte et l'univers visuel du drame, embrassant à la fois le caractère japonais médiéval de cet opéra et sa dimension universelle.

Écrire un opéra dont la partie instrumentale est confiée aux seules quatre percussions peut paraître incongru. Mais lorsque le Quatuor de Percussions Rhizome m'a demandé de le faire pour eux, j'ai pensé aussitôt au Théâtre Nô où il n'y a que trois percussions et une flûte comme instruments. Dans ce projet pour le Théâtre de Cornouaille, il y avait une autre contrainte : deux chanteurs au maximum. J'ai examiné plus de deux cents pièces de Nô et j'ai choisi « La Rivière Sumida ». Comment réduire à deux le nombre de quatre chanteurs plus un chœur de la pièce originale ? Comment traiter la dramaturgie spécifique du Théâtre Nô - l'auto-présentation des personnages, le mélange de la première personne et de la troisième personne et la liberté spatio-temporelle, par exemple ? Comment adapter le texte original qui est d'une haute tenue mais incompréhensible aux japonais d'aujourd'hui ? Comment comprendre le côté bouddhique et chamaniste de la pièce ? Autant de problématiques qui m'ont passionné. De plus, je me réjouis du fait que le compositeur anglais Benjamin BRITTEN en ait déjà tiré un opéra en 1964, « Curlew River ». Écrire un opéra sur un texte déjà traité par d'autres compositeurs est un procédé oublié par l'histoire de la musique occidentale. Je suis heureux de renouer avec cette tradition.

Susumu Yoshida

Note de mise en scène

« L'histoire est étrange : début 2001, j'avais commandé à Susumu Yoshida un nouveau projet d'opéra, dans la perspective de sa prochaine résidence dans notre théâtre. C'est alors qu'il m'avait proposé « *Sumidagawa, la rivière Sumida* ». L'adaptation de ce nô par Benjamin Britten (*The Curlew River*) avait christianisé cette histoire. Yoshida, nourri de bouddhisme et de shintoïsme, s'intéressait à autre chose dans ce chemin qui conduit une mère à la recherche de son fils. Projet magnifique, j'avais accepté avec enthousiasme.

Ce que je ne savais pas en 2001, lorsque Yoshida me parlait de ce projet, c'est que cette mère qui trouve la tombe de son fils allait m'être si furieusement proche. Il ne s'agit pas d'une histoire triste. Elle est terrible. Mais la mort, ça fait partie de la vie.

Me voici donc une nouvelle fois aux frontières du spectacle et du rituel, des frontières fondatrices pour moi. L'art n'est pas simplement produit (opus, opéra), il est aussi opérateur. L'art nous repose sans cesse la même question, - comme le rituel : qu'est-ce que ça fait ?

Que mettre en avant ? Le rituel ? Les paroles et la psychologie des personnages ? La structure de la musique et du texte ? Les corps quand ils génèrent la musique et les paroles ? Cette question a hanté l'ensemble des quelques trente créations lyriques contemporaines que j'ai commandées et mises en scène depuis les années 1970. Avec cet opéra de Susumu Yoshida, le défi revient. D'un côté les mots japonais. Comment permettre à tous les spectateurs d'entrer dans ce qui se dit ? L'histoire dont il s'agit est très belle : comment se priver de sa tension dramatique ? Mais la musique, comment la mettre avant tout au tout premier plan sur la scène ?

Très vite, une évidence s'était imposée à moi : pour faire vivre pleinement cette partition de Susumu Yoshida, il me faudrait la proposer aux spectateurs deux fois dans la même soirée. (*D'autres metteurs en scène, en d'autres temps, ailleurs, feront tout autrement. Chaque production est nouveau dialogue avec l'œuvre*). Il y aura donc pour nous ce soir une première présentation de SUMIDAGAWA, dialogue très proche avec les nombreuses sources littéraires et picturales de son livret. Puis une seconde présentation de SUMIDAGAWA qui universalise le propos grâce à des personnages d'aujourd'hui, tout proches de nous. Tout me poussait à imaginer le spectacle d'abord autour du temps de l'événement (la mort d'un enfant), puis avec le temps des vivants (le travail du deuil). C'est ainsi qu'est née, avec l'entière approbation de Susumu Yoshida, l'organisation de cette soirée qui ne dure au total qu'une heure trente, et qui propose deux versions différentes de SUMIDAGAWA.

Il m'a semblé évident que la première version de cette SUMIDAGAWA devait être non pas sur-titrée comme on fait d'habitude, mais sous-titrée avec les mots de la traduction inscrits au cœur du décor et des images. La seconde partie de la soirée, qui est une très stricte reprise de la musique et des mots chantés et traduits pendant la première partie, devait-elle s'alourdir d'une rediffusion de la traduction ? Cette solution s'est avérée insatisfaisante, comme si les mots affichés une deuxième fois nous éloignaient des chanteurs et de ce que nous savions déjà d'eux grâce à la première partie et à ses sous-titres. Comme si dans cette « version originales » nous découvriions de mieux en mieux les chanteurs en les regardant (l'œil écoute) et en les écoutant (l'oreille voit aussi, à sa façon, même à travers une langue inconnue). La seconde partie de cette SUMIDAGAWA se joue donc sans la redite des sous-titres. Pour qu'on se retrouve au plus près de cette musique qui parle ; au plus près encore du corps des chanteurs qui vivent si fort à travers leur chant, - au plus près des mots en ce qu'ils sont aussi des actes, comme la musique.

Les rapports de la musique et du sens, des corps et des idées, et aussi les rapports de l'occident et de l'orient (il s'agit aussi de ça), la violence du deuil et l'exigence de la prière... Sur la scène, tout vient des corps. De là jaillissent les douleurs et l'amour et les idées et le ciel et la mort. Et la musique et le théâtre. Le présent, quoi. Il y aura donc sur scène le sens (le récit), avec sa marche implacable vers le deuil, et la musique, et les êtres. Que me fais-tu quand tu me parles ? Qu'est-ce que je cherche à te faire en te parlant ? Non pas simplement « que disons-nous ? », mais aussi « que faisons-nous avec nos corps chantant ? ». Chaque phrase, chaque musique, chaque mot est en réalité un acte. »

Michel Rostain

Né en 1947 à Tokyo. Après une licence es Economie Politique à l'université de Tokyo, et des études musicales auprès de Tomojiro Ikenouchi, il arrive en France en 1972, travaille au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris où il obtient le 1er Prix de Contrepoint et Prix d'Harmonie. En 1976, il entre dans la classe de Composition d'Olivier Messiaen, Betsy Jolas et Ivo Malec où le 1er Prix lui est décerné. Il a travaillé avec Michel Rostain notamment pour la nouvelle production de *Enka III* et la création de *Enka IV* en 1985 et du triptyque *Chamanes* entre 1995 et 2001. Il est compositeur en résidence au Théâtre de Cornouaille – Centre de création Musicale à Quimper en 2007 et 2008.

Oeuvres principales :

Kana Kana pour deux pianos et hautbois, 1976, Ed Durand, **Kodama I** (Esprit de l'Arbre) pour violon seul, 1977, Ed Billaudot, **Enka I** pour soprano et neuf instrumentistes, 1978, Ed Durand, **Kodama II pour piano**, 1978, Ed Billaudot, **Utsu-Semi** pour orchestre, 1979, Ed Durand, **Enka III – Keça et Moritô**, drame lyrique en un acte, 1981, commande du Théâtre National de l'Opéra de Paris, **Jyô-Mon** pour orchestre, 1982, Ed Durand, commande du Japan Philharmonic Symphony Orchestra, **Kodama III** pour flûte avec ou sans piano, 1984, Ed Billaudot, **Enka IV - Le mari de Keça** drame lyrique en un acte, 1985, commande de Radio France, **Quartettino**, 1er Quatuor à cordes, 1987, Ed Durand, commande de Radio France, **Kan-Nagui (Chaman)** rite musical et chorégraphique, 1993, Ed Durand, commande de l'Etat Français, **Shizen-to-eien-ni-tsuite** (De la Nature et l'Éternité) pour ensemble de vielles à roue, commande du Festival «Aujourd'hui Musiques», **Cinq Haikai** pour orchestre de chambre, 1996, Ed. Durand, commande de l'État Français, **Sotoba-Komachi-Evocation-based on a Noh play performance for zimbalom and danser**, 1997, Ed. Durand, commande de un « Théâtre Pour la Musique », **Cinq temps de Jehanne d'Arc** pour orchestre de chambre, 2000, Ed.Durand, commande de l'Association « la Sève », **Trois Haikus sur les fleurs de cerisier (d'après Issa)** pour orchestre de chambre, 2000, Ed.Durand, commande de la ville de Blanc-Mesnil, **Chants de chaman (Kami-Mukae, Kami-Asobi, Kami-Okuri)** pour voix de femme, 2001, Ed Durand, commande du Théâtre de Cornouaille, Scène Nationale de Quimper et de Théâtre Pour la Musique, **Higan-e (Les Chemins du Nirvâna)** pour ensemble de violoncelles, 2001, commande de la Ville d'Argenteuil, **Katcho-Huei (d'après les Haïkus de Kyoshi)** pour soprano et piano, 2005, Commande du Kansai Performing Arts Institute, **Sumidagawa** (La Rivière Sumida) Opéra-Nô, 2006, commande de l'État Français.

On dit parfois de lui qu'il fait de l'opéra en tous genres. Évidemment, il lui arrive de mettre en scène le répertoire (Mozart, Weber, Rossini, Donizetti, etc.). Mais le plus souvent, il a porté à la scène ces œuvres musicales qu'il contribue à faire naître, du plus près au plus loin des canons de la musique savante. En musicien d'aujourd'hui, il s'applique à faire découvrir un spectacle musical vivant aussi bien en compagnie du jazz qu'aux côtés de la musique contemporaine, des musiques du monde, des musiques amplifiées, des musiques populaires, des musiques traditionnelles, ou d'autres inventions d'aujourd'hui.

Directeur de la Scène Nationale de Quimper depuis 1995, Michel Rostain veut être à la fois animateur d'un Théâtre ouvert à toutes les formes vivantes de la création, animateur de toutes sortes de rencontres entre publics et art, et animateur d'une véritable recherche sur la scène musicale moderne. Michel Rostain a inscrit un Centre de Création Musicale au coeur de l'activité de la Scène nationale de Quimper.

Parmi ses créations :

Récitations, de Georges Aperghis, Festival d'Avignon, 1982, **La baraque rouge**, un opéra jazz, musique Gérard Marais, Festival de Radio-France et de Montpellier, 1985, **Sébastien en martyr**, de Philippe Capdenat, Opéra de Tours, 1986, **Les portes de l'enfer**, un opéra japonais de Susumu Yoshida, Grande Halle de la Villette Paris, 1986, **Van Gogh, champs de blé avec corbeaux**, de Michèle Reverdy, Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, **Moi, veuve de l'empire**, tragédie musicale comique de Sony Labou Tansi, Brazzaville et Festival de la Francophonie de Limoges, **Accroche-toi, dernier concert classique avant l'autoroute**, un spectacle musical de Serge Dutrieux et Jean-Pierre Larroche, Festival Vidéo de Montbéliard, **Le système du monde**, un spectacle musical de manipulations d'images de Jean-Pierre Larroche et Serge Dutrieux, Festival Ars Electronica de Linz (Autriche), 1990, **Jumelles, un fait divers lyrique**, opéra électro-acoustique de James Giroudon et Pierre-Alain Jaffrennou, Festival Musiques en Scènes de Lyon, 1990 et pour le London International Opéra Festival, 1992, **La Scala di Seta**, un opéra de Rossini, adapté par Serge Dutrieux et Michel Rostain, Grande Halle de la Villette Paris, **Piano** de Michel Rostain, Scène Nationale de Macon, 1993, **Mister Cendron**, opéra jazz de Gérard Marais, Grande Halle de la Villette, Paris, 1994, **Douar Glizh**, avec Annie Ebrel et Riccardo Del Fra, Théâtre de Cornouaille, Scène Nationale de Quimper, 1997, **La prière du loup**, théâtre musical de Eric Salzman et Michel Rostain, Théâtre de Cornouaille, 1997 et Music Festival of The Hamptons USA, 2003, **Llanto por Ignacio Sanchez Mejias**, de Vicente Pradal textes de Federico Garcia Lorca, Théâtre National de Toulouse, 1998, **Oracle de voyage**, un opéra Electroacoustique de Pierre-Alain Jaffrennou, Opéra National de Lyon puis et Scène Nationale de Quimper, 1999, **Chamanes**, triptyque rituel chorégraphique et lyrique de Susumu Yoshida, Théâtre de Cornouaille, 1995, 1998 et 2001, **Pelleas y Melisanda**, musique de Vicente Pradal, textes de Pablo Neruda, au Théâtre de Cornouaille, 2001, **Dieu et Madame Lagadec**, pour voix, violoncelle et dispositif électroacoustique de Pierre-Alain Jaffrennou, texte de Paol Keineg, Théâtre de Cornouaille, 2001, **Doubles jeux**, spectacle musical avec Yvette Horner et Pascal Contet, Festival des 38èmes Rugissants à Grenoble, 2002, **Bagad Kemper « Sud Ar Su »**, spectacle musical, Théâtre de Cornouaille, 2003, **La Désaccordée**, théâtre musical d'après des textes de Nancy Huston, musique de Richard Dubelski Théâtre de Cornouaille, 2003, **Zaïde(s)** un opéra de W.A.Mozart et **Zaïde Actualité** de Bernard Cavanna, création mondiale, Théâtre de Cornouaille, 2006.

L'autre rive

Une création mondiale inspirée par une pièce de théâtre nô du XV^e siècle.

Après Gérard Marais, Richard Dubelski, Bernard Cavanna, c'est au tour de Susumu Yoshida d'être, pendant deux ans, compositeur en résidence au Centre de création musicale de la Scène nationale de Quimper. Né en 1947 à Tokyo, il fut, au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, l'élève d'Olivier Messiaen, Betsy Jolas et Ivo Malec. Sumidagawa (la rivière Sumida), son troisième opéra, s'inspire d'une pièce du XV^e siècle de Motomasa Kanze. Le passeur de la rivière Sumida accueille une femme recherchant le fils qui lui a été enlevé. Sur l'autre rive, c'est une tombe qu'elle trouve. Voit-elle le fantôme de l'enfant ? Sa douleur la conduit-elle vers la folie ? On reconnaît là le sujet traité par Benjamin Britten dans *Curlew River*.

Est-ce un nô moderne qu'a voulu écrire Yoshida, comme le lui avait conseillé Messiaen ? Ce qui lie Sumidagawa au théâtre oriental, outre son texte chanté en japonais, c'est le jeu sur le temps, sa dilatation, son resserrement. La partie musicale est confiée au Quatuor Rhizome, percussionnistes commanditaires de l'oeuvre, doigts et mains de magiciens qui font naître claquements, feulements, bourdonnements entêtants, claquements, tintements et résonances. Timbres, couleurs, nuances, dynamique sont exploités avec une économie de moyens fascinante. Les voix sont la plupart du temps à nu, se déplaçant dans un

ambitus qui semble relativement restreint, ce qui renforce la tension recherchée. Et le silence est essentiel, dans lequel les sons se dissolvent.

Décor minimaliste

La surprise est grande, après une pause très brève, d'entendre la partition intégralement reprise - elle dure moins de trois quarts d'heure. Le décor minimaliste de Jean-Pierre Larroche a subi quelques modifications, de même que les costumes de Chantal Thomas. Le Japon ancien, évoqué par la projection, sur un écran étroit, d'un emaki du XVII^e siècle, a cédé la place à l'époque contemporaine, histoire de montrer que la douleur n'a pas d'âge, qu'à tout moment elle peut faire basculer un individu de l'autre côté du miroir. La mise en scène de Michel Rostain, très axée sur la gestuelle (qui change, elle aussi, plus souple, moins rituelle, dans la seconde partie) le montre sans discours inutile. Armando Noguera (le Passeur), baryton argentin au timbre chatoyant, et Karen Wierzba, mère éplorée glissant vers l'ailleurs sans rien perdre de sa musicalité, sont les défenseurs ardents de cette coproduction entre Quimper et Angers/Nantes Opéra. Loin de tout exotisme, Sumidagawa est une manière d'appréhender la vie.

Michel Parouty, Les Échos, 12 novembre 2007

L'événement musical du mois de novembre à l'Ouest est sans conteste la création de l'opéra Sumigadawa du compositeur japonais Susumu Yoshida. Vivant en France, en résidence à Quimper, son œuvre a été coproduite par le Théâtre de Cornouaille (Quimper), l'Opéra de Rennes et Angers Nantes Opéra.

Sumigadawa. L'Ouest fait renaître l'opéra japonais.

Sumigadawa, pièce de nô du début du XV^e, épouse le parcours d'une femme dont l'esprit et les pas s'égarent à la recherche de son enfant disparu. Le passeur qui lui fait traverser la rivière Sumida, l'ultime étape, est celui qui détient le dénouement, qui conduit le monde des vivants au monde des morts, qui transforme le désespoir en acceptation.

A soixante ans, dont 5 ans passés en France, Susumu Yoshida ne cesse d'interroger sa culture à la lumière vive de la musique contemporaine. Ici, il garde du nô d'origine l'économie instrumentale, le dépouillement vocal, la force poétique, la tragédie intime. Et devient lui aussi un passeur. Entre Extrême-Orient et Occident, tradition et modernité.

Une première fois la musique et les voix se déroulent à la façon des emaki, étranges rouleaux qui, depuis l'ère Heian du X^e siècle, mêlent texte et

dessin pour raconter les légendes. La célèbre pièce de nô écrite un siècle et demi plus tôt, *Sumidagawa* (La Rivière Sumida) est elle-même inspirée de poèmes des *Ise monogatari* (Les Contes d'Ise), monument de la littérature japonaise dont les origines se perdent dans les années 900.

Sumidagawa n'avait gardé du conte que l'essentiel. La séparation en tant que sentiment, la rivière comme lieu unique, la traversée en barque pour toute action, un poème en guise de fil rouge et ressort dramatique. La légende y gagnait la précision et la simplicité d'une aquarelle.

Une deuxième fois, l'histoire se déroule. Celle d'une femme devenue folle à force de chercher son enfant. Celle de cette femme qui rencontre le passeur qui lui permet de traverser la rivière Sumida. Lui qui sait en feignant de ne pas comprendre, elle qui ignore en feignant de ne pas deviner. Jusqu'à ce que le récit du passeur – ce jeune homme qui est venu, qui est mort, qui repose sur l'autre rive, ne réponde sans le vouloir aux questions de la mère. Et lui permette, en faisant le deuil de ce fils mort et enterré, là, de l'autre côté, d'en retrouver la présence.

C'est ainsi que Susumu Yoshida propose de découvrir son œuvre. Une première fois pour entendre et comprendre. Une deuxième fois, pour

voir et ressentir. Plus que Chikamazu Monzaemon dans son *Futago Sumidagawa* ou Benjamin Britten dans son *Curlew River*, Susumu Yoshida, en réduisant son orchestre à quatre percussionnistes, en se limitant à deux chanteurs, rejoint l'univers intense et minimaliste du Sumidagawa originel. L'œuvre qu'il nous délivre est une commande de l'État français dont la mise en scène a été confiée à Michel Rostain, du Théâtre de Cornouaille (Quimper). Elle lui avait été suggérée par le grand compositeur Olivier Messiaen, qui l'avait encouragé à adapter sa propre vision de cette histoire... Étrange destinée que celle de ce compositeur venu faire éclore sur les bords de l'Odéon sa vision très personnelle de Sumigadawa – empreinte de la tradition japonaise la plus pure – soutenu par trois maisons lyriques de l'Ouest. La démarche est tellement inhabituelle qu'elle a force d'événement, y compris d'ailleurs pour la presse japonaise : au Pays du Soleil Levant, le nô, enraciné dans la tradition, préserve toute sa force... Le fait qu'une telle œuvre revienne au pays après être née en Occident lui confère, en plus, un soupçon d'exotisme...

Yann Quiniou, Le Nouvel Ouest, novembre 2007

Bien vu

Sumidagawa, rivière de silence et de douleur.

Peuplé de figurines éternelles (Charon le passeur des ténèbres, Orphée et Euridyce), le fleuve est un espace symbolique traversé de nombreuses fois par la scène lyrique (Monteverdi, Rossi, Lully, Gluck...). Un lieu de passage vers l'au-delà qui, depuis l'antiquité, nourrit l'imaginaire occidental.

Relation du voyage égaré d'une femme à la recherche de son enfant disparu, Sumidagawa (la rivière Sumida), du compositeur Susumu Yoshida, est un nouveau voyage entre ces deux rives, entre les vivants et des morts, mais aussi entre l'Orient et l'Occident. Loin d'une promenade exotique sur la rivière des parfums, cette création mise en scène par Michel Rostain est avant tout un travail d'épure,

un cheminement vers le vide comme une vue du mont Fuji tente indéfiniment de saisir le souffle de la lumière derrière le motif.

En scène, deux personnages aux gestes mesurés (la femme folle : la soprano Karen Wierzba et le passeur : le baryton Armando Noguera) qui cheminent sur une ligne mélodique funambule ponctuée de silences millimétrés. A leurs côtés, un quatuor de percussions : marimba, timbales, xylophone, grelots... par l'ensemble Rhizome qui construit, lui aussi par soustraction, une architecture incantatoire d'une précision redoutable. En guise de décor, un plan incliné (barque ou tombeau), une tenture et un déroulé continu d'estampes, comme un rouleau de prières où défile le récit qui se joue

sur la scène.

Donné par deux fois au cours d'une même représentation, (une première version sous-titrée, une seconde variation sans sous-titres qui mériterait d'être signalée comme telle de manière plus évidente), Sumidagawa puise, paraît-il dans les rituels mystérieux du théâtre nô. Faut de références en ce domaine, on s'abstiendra. On retiendra plus simplement la manière exigeante, la quête de l'ascèse plutôt que la séduction facile, la clarté de la partition contemporaine... Autant de pierres blanches savamment disposées pour que chacun franchisse le gué de cette rivière de silence et de douleur...et s'en revienne apaisé après avoir vu les ombres sur l'autre rive.

Yves Aumont, Ouest France, 15 novembre 2007

Prochain spectacle

Les vivants et les morts saison 1 et saison 2 (création)

d'après le roman de **Gérard Mordillat**
adaptation et mise en scène **Julien Bouffier**

du **5** au **19** décembre 2008

au Théâtre de Grammont

Ludwig van Beethoven

Concerto n°2 en si bémol majeur opus 19 pour piano et orchestre

Gustav Mahler

Symphonie n°1 en ré majeur « Titan »

direction Jerzy Semkow

piano David Fray

Orchestre National de Montpellier Languedoc-Roussillon

les 28 et 29 novembre 08

à l'Opéra Berlioz / Le Corum

Contact Presse

Claudine Arignon

04 67 99 25 11 – 06 76 48 36 40

claudinearignon@theatre-13vents.com

www.theatre-13vents.com